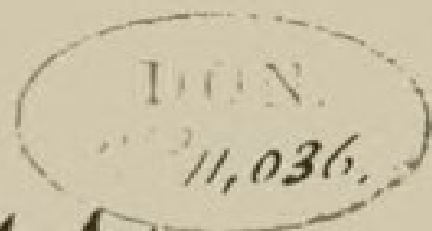


LES
FOUTAIZES
DE
JERICHO,
A CONSTANTINOPLE.



M. DCC. XI.

Les Foutaizes de Jericho (1740)

Roger de Bussy-Rabutin



s. n., à Constantinople, 1740

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Le débauché converti](#)

[L'Y grec \(épigramme de Pirrhon\)](#)

[Le Triomphe de l'amour](#)

[Les Mœurs du siècle](#)

[L'Y grec \(Conte de Crébillon\)](#)

[Sonnet sur la mort d'un prêtre](#)

[Ode à Priape](#)

[Comtesse d'Olonne](#)

[Le Chapitre général des cordeliers](#)

[Les Lunettes](#)

[Épigramme](#)

[Les Deux rats](#)

[La Chandelle de Noël](#)

[Le Point d'aiguille \(conte\)](#)



LE DÉBAUCHÉ

CONVERTI,

CONTE DE PYRON.

Puissant médiateur, entre l'homme & la femme,
Qui des plaisirs secrets, nous ourdissés la tramme,
Des feux de prométhée, ardent dispensateur,
Et de La-gent humaine, éternel Créateur,
Portassiez-vous encor, un plus superbe Titre,
Du bonheur de mes jours, vous n'êtes plus l'Arbitre,
Le plaisir violent, dont je suis enchanté,
D'un tourment de six mois, est trop cher acheté,
Qu'un autre que moi coure, après ce vain phantôme,
J'en connois le néant, grace à Monsieur St. Cosme,
Et ces sacrés réchauds, font l'utile creuset,
Où l'or faux du plaisir, m'a paru tel qu'il est,
J'ay ruminé les maux, que sur son lit endure,
Un pauvre putassier, tout couvert de mercure,
Des conduits saliviers, quand les pores ouverts,
Du virus repoussé, filtrent les globes verts,
Quand sa langue nageant, dans des flots de salive,
Semble un canal impur, qui coule la lessive,
Ah, que sur son grabat, se voyant enchaîné,

Un Ribaut voudroit bien n'avoir pas engainé,
Qu'il déteste l'instinct, où la pompe aspirante,
Tira le fuc mortel, de la cruelle amante,
L'œil cave le front ceint, d'un fatal chapelet,
Le teint pâle & plombé, le visage défait,
Tous ses os décharnés, une joue allongée,
Sa planète atteignant, son plus bas perigée,
Alors avec David, il prononce ces mots,
La vérole mon Dieu, m'a criblé jusqu'au os,
Car par *malheur* David, entend l'humeur impure,
Qu'il prit d'Abigaïl, comme je conjecture,
D'autant que cette femme, épouse de Nabal,
De son Mary pouvoit, avoir gagné ce mal,
En effet ce Nabal est peint au St. volume,
Comme un compagnon propre, au poil & à la plume,
Et qui quand il trouvoit fille de son humeur,
De ces doubles bubons, méprisant la tumeur,
Lui faisoit sur le dos, faire la caracolle,
Eut-il été certain d'y gagner la vérole,
Et je m'étonne fort, que David ce grand clerc,
Au fait d'Abigaïl, n'ait pas pû voir plus clair,
Certes n'étoit besoin, d'être si grand Prophète,
Ni d'avoir sur le nez, la divine lunette,
Pour voir que de Nabal, tout le sang corrompu,
Ayant poivré le flanc, qui s'en étoit répû,
Étoit nécessité, que son hardi Priape,
Eût la dent agassée en mordant à la grappe,
Mais quoi vit-t-on jamais, raisonner un paillard,
Il prit les yeux fermés, ce petit mal gaillard,
Dont quelque temps après, la flamberge en furie,
Enticha le vagin, de la Femme d'Urie,
De mes péchés aussi, j'ay tiré l'usufruit,
Mais grace au vif argent, mon venin est détruit,
Mon sang purifié, coule libre en mes veines,
Et deux globes mal-seins, ne gonflent plus mes aines,

Du trone du plaisir, les pores referrés,
Ne laissent plus couler, mille fucs égarés,
Et le Moine velu, que le prépuce en froque,
De trois rubis rongeurs, voit dérougir sa tocque,
Qui fauroit jamais cru, l'aurois-je dû prévoir,
Qu'une fille si jeune, eut pû me décevoir,
Deux Lustres & demi, qu'à peine un an augmente,
Voyoit bondir les monts, de sa gorge naissante,
Un cuir blanc & poli, mais élastique & dur,
Tapissoit le contour, de son jeune fémur ;
A peine un noir duvet, une mousse légère,
Couvroit l'entrée sacré, que tout mortel révere,
Les couleurs de l'Aurore, éclatoient sur son tein,
Elle auroit fait hennir, le vieux mouphty Cotin,
Un front où la douceur, à la beauté s'alie,
La rendit à mes yeux, plus vierge qu'Eulalie,
Aussi combien d'affauts, falut-il soutenir,
Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir,
A mon honneur je faux, difons mieux à ma honte,
Après deux mois d'égard, de soupirs je la monte,
Dieux quelle volupté, quand sur elle étendu,
Je pressurois le jus, de ce fruit deffendu,
La gaine assez profonde, en revanche peu large,
Entre elle & mon acier, ne laissoit point de marge,
Le piston à la main, trois fois mon jean chouart,
Dans ses canaux ouverts, seringua son nectar,
Et trois fois la donzelle, avec reconnoissance,
Voitura dans mon sang, sa vérolique essence,
Mais quoi ma passion, s'enflamme à ce récit,
De mes tendons moteurs, le tissu s'étrécit,
Mes esprits dans mon sang, précipitent leurs courses,
Et de la volupté, courent ouvrir la source,
Irois-je encor en proye, à des vils intestins,
De mes os ébranlés, empirer les destins,
Irois-je sur ces mers, fameuses en naufrages,

Nautonnier imprudent, affronter les orages,
Moy qui comme Jonas, qu'un poisson engloutit,
Ay fervi de pâture, à l'avidité,
Non de la chasteté, j'atteins enfin la cime,
Là je rirai de voir, une pâle victime,
De la fourbe Venus, aller sur ses Autels,
Traîner ses os rongés, de ses poisons mortels,
Que le Ciel si jamais je vole sur ce goufre,
Fasse pleuvoir sur moy, le bithume & le souffre,
Que l'infamant rasoir qui tondit Abaillard,
Me fasse de l'eunuque arborer l'étendard,
Si jamais enyvré ; fusse d'une pucelle,
Mon engin étourdi, faute dans sa nacelle,
Tout visage de femme, à bon droit m'est suspect,
Quiconque a salivé, doit fuir à son aspect,
Où m'offrit-on le choix, des onze mille Vierges,
Jamais leurs feux sacrés, n'allumeront mes cierges,
Le jaloux Ottoman, m'ouvrit-t-il son ferrail,
Quand j'y verrois à nud, l'albâtre & le corail,
Répandu sur ces corps, qu'embellit la nature,
Mon Priape feroit, un Priape en peinture,
Je dis plus quand le Ciel, exprès de mon côté,
Tireroit la plus saine, & plus rare beauté,
Dieu sçait si la chaleur, de cette nouvelle Eve,
Dans mon muscle allongé, feroit monter la sève,
Beau sexe c'en est fait, Vos appas séducteurs,
Ne me porteront plus, vos esprits destructeurs,
Je fuirai désormais, votre espèce gentile,
Ainsi qu'au bord du nil, on fuit un Crocodile,
Il est temps en un mot, de faire son salut,
L'âme se porte mal, quand le corps est en rût,
Lors que l'affreuse mort, au noir & froid squelette,
M'aura devant le Juge, assis sur la selette,
Vos coups de culs passés, ne me sauveront pas,
Du foudroyant Arrêt, de l'Eternel trépas,

C'est vous qui le premier, avez fait tomber l'homme,
Par l'appas séducteur, de la funeste pomme,
Mais vos culs dans l'abîme, en ont plus descendu,
Que ne feront jamais, tous les fruits deffendus,
C'est avec vos filets que Satan nous attrape,
C'est vous qui nous poussez dans l'infernale trappe,
Vous séduiriez morbleu, je croi tous les Elus,
Adieu beau sexe Adieu, vous ne me tenez plus.

FIN



L'Y GREC

EPIGRAMME DE PIRRHON

Parodie à l'y grec de Crébillon.

PAul une allumelle avoit,
Fait en fourche, & de manière,
Qu'à l'instant elle trouvoit,
L'œillet & la boutonnière,
D'une Indulgence plenièrè,
Paul crût devoir se munir,
Pour pouvoir y réüßir,
Il eut recours au St. Pere,
Qui s'ecria Vierge Mere,
Que ne fuis-je ainßi bâti,
Va mon fils, baise & prospere,

Gaudeant benè nati.

FIN.



LE TRIOMPHE

DE L'AMOUR

sur la Raison & le Devoir.

N On vous ne m'aimez pas, reprochois-je à Climenne,
Un jour qu'elle lisoit sur le bord de son lit,
Tant de soupirs, de soins, de peine,
Meritent ; A ces mots, elle m'interrompit,
Vous êtes un ingrat dit-elle,
Vous faites tous les jours quelque plainte nouvelle,
Vous m'êtes jamais satisfait,
Je voudrois en avoir moins fait,
Et qu'il plût à l'amour, qui m'a tant poursuivie,
M'en ôter la mémoire en m'arrachant la vie,
Cruel ne vous suffit-il pas,
D'avoir allumé dans mon ame,
Une si dévorante flâme,
Une flâme pour moy, toute pleine d'appas,
Vous sçavez que je vous adore,
Parlez que voulez-vous encor,
Quand vous vous êtes plain, de l'ardeur de vos feux,
Je l'ay vous le sçavez, mille fois modérée,
Par des doux baisers amoureux,

Dans lesquels mon ame égarée,
Se donnoit à vous avec eux,
Je vous ouvre mon cœur, sans art & sans étude,
Vous sçavez tout ce qu'il ressent,
J'aime quand vous êtes présent,
De mon emportement, la flateuse habitude,
Et lors que vous êtes absent,
Rien ne peut s'égalier, à mon inquiétude,
Plaisir, faiblissement de cœur,
Et divers mouvemens, que je ne puis comprendre,
Abbatement, chagrin, langueur,
Enfin, tout ce qu'amour a de fort, & de tendre,
Je le sens jusqu'à la fureur ;
Je n'ay rien épargné, pour le soin de vous plaire,
N'ai-je point assez fait, que reste-t'il à faire,
Malgré la dure Loi, qui me donne un Epoux,
Mon cœur s'est engagé, de n'aimer rien que vous,
De cet engagement, connoissez l'étendue,
Considérez qu'en ce lien,
Toute mon ame s'est renduë,
Sans se réserver presque rien,
Ai-je quelque secret, que je ne vous confie,
Mille amants désintéressés,
M'offrent par leurs soupirs, & leurs bien & leurs vie,
Fussent-ils mille encor, je vous les sacrifie,
Cependant ce n'est point assez,
Tirfi vos vœus intéressés,
Après avoir enfin, épuisé ma tendresse,
Attaquent ma vertu, par un trait qui la blesse,
Et bien loin de la soutenir,
D'en éviter la chute, & de la prévenir,
Vous souhaitez de voir qu'une lâche foiblesse,
Rompe les doux liens, qui doit nous unir,
Je voi de vos desseins, la dangereuse amorce,
C'est à briser ces nœuds, que vôtre esprit s'efforce,

Hà ! si vous m'aimez bien, prévenez ce malheur,
Apprenez qu'en amour, bien souvent le divorce,
 Naît de la dernière faveur,
De vos premiers discours, les momens bien-heureux,
Devroit vous ramener, la mémoire récente,
 Que commençant d'être amoureux,
Vous m'aviez tant vanté votre flamme naissante,
 Toute pure & toute innocente,
Clémence dîtes-vous, qui m'avez su charmer,
Voyez l'ambition, de mon amour extrême.
 J'aime plus que personne n'aime,
Et j'aime seulement, pour le plaisir d'aimer ;
On me l'avoit bien dit, qu'ainsi l'on s'infinûe,
A peine de l'amour, la douce passion,
Allume dans l'amant une flamme inconnûe
 Que ce n'e n'est que discrétion,
 Qu'honnêteté que retenûe,
Que serments redoublés, de nulle ambition,
On voit dedans ses yeux, son ame toute nûe,
 Qui pleine de soumission,
Et d'un profond respect, sans cesse soutenûe,
Se nourrit seulement, de son affection,
 Mais dès que son ardeur connûe,
A déjà sur l'esprit fait quelque impression,
Qu'enfin en sa faveur, l'amante est prévenûe,
Cet amant autrefois, si discret, si soumis,
S'échape & ne tient rien, de ce qu'il a promis,
 mais il faut que je vous réponde,
 Que je vous touche & vous confonde,
Et sans perdre de temps, en discours superflus.
Aujourd'huy vous m'aimez, si mon cœur vous seconde,
 Demain vous ne m'aimerez plus ;
 Qui ne sçait que la jouissance,
Est du plus tendre amour, l'écœuil le plus fatal,
 Que c'est ce plaisir sans égal,

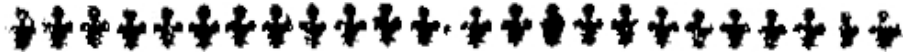
Qui l'éteint même en sa naissance,
Le cœur en cet état, est plein d'indifférence,
Il ne pousse plus de soupirs,
Il ne fait plus de vœux, il n'a plus de desirs,
L'on se lasse, l'on se dégoûte,
C'est de tous les plaisirs, celui qui dure moins,
Il traîne les remords, les craintes & les soins,
Et vaut beaucoup moins qu'il ne coûte,
Je verrois vos feux s'amortir,
Et tous vos vœux se ralentir,
Vous n'auriez plus le soin extrême,
De me plaire & de me charmer,
Et je perdrais tout ce que j'aime,
Pour avoir voulu trop aimer,
De nos cœurs amoureux, conservons l'innocence,
Il est d'autres plaisirs, que nous pouvons goûter,
L'ingénieux amour en a plus qu'on ne pense,
Donnons-nous des baisers, qu'on ne puisse compter,
Et regardons la jouissance,
Comme un pas dangereux, qu'il nous faut éviter ;
Voilà quels furent les discours,
De l'adorable objet, de mes tendres amours,
Je les ay gravés dans mon ame,
Je veux m'en souvenir toujours,
Mais lors que l'amour nous enflâme,
Que font tous les discours, l'amour plus fort que tout.
Sçait pousser la sagesse à bout,
Toute défense est vaine, elle irrite la flâme,
Déjà mon amour redoubloit,
Quand je vis qu'à la fin, Climenne se troubloit,
Et qu'un torrent de douces larmes,
Se répandoit sur tous ses charmes,
Le Livre lui tomba des mains,
Amour qui connut nos desseins,
Pouvoit-il ne les pas connoître,

Lui qui seul les avoit fait naître,
Eteignit d'abord son flambeau ;
Nous laissa tête à tête, & tira le rideau,
Alors dans une paix profonde,
Nous crûmes être tout le monde,
Où qu'aumoins sous un Ciel, plus sérén & plus doux,
L'amour n'avoit laissé que nous,
La nature à nos vœux propice,
Sembloit de nos plaisirs, devenir la complice,
Tout favorisoit nos amours,
Rien n'en troubloit l'aimable cours,
Les vents retenoit leurs halene,
Et l'on n'entendoit plus dans les airs,
Que le nom de Tircis & celui de Climenne,
Qui se mêloit au bruit, de nos fréquents baisers,
Après s'être un peu défendûe,
Il faut quelque défense, en ces heureux moments,
Trop de facilité, dégoûte les amants,
Toute de son long étendûe,
Elle m'étala les trésors,
Donc la nature orne son corps,
De toutes les beautés, grands Dieux, quel assemblage,
C'est ici de vos mains, le plus parfait ouvrage,
Criai-je transporté, d'amour & de plaisir,
Cependant j'aperçois Climenne,
Qui ménageant nôtre loisir,
Prend de sa main ma main, s'en flate & la promene,
Par tout au gré de son desir,
tandis que sur son corps, qui n'avoit point de tâche,
Mon avide regard, & s'épuise & s'attache,
Je sens glisser dedans le mien,
Ce qu'on ne sçauroit dire, & qu'on sent pourtant bien,
Une douce langueur, me chatouille & me touche
Je colle ma bouche à sa bouche,
J'abandonne mon cœur, aux languissants soupirs,

Qui naissent parmi les plaisirs,
Je la nomme cent fois, mon amour ma chere ame,
Cent fois je meurs, cent fois je pâme,
Et je m'ôte la vie, en ce charmant transport,
Pour donner à mon cœur, une si douce mort,
Climenne cependant, se plaint, gêmit, soupire,
Me donne mille noms que le plaisir inspire,
S'emporte s'abandonne, & ce je ne sçai quoi,
Qui me faisoit pâmer la faisoit comme moy,
Je ne sçai plus ce que nous fîmes,
Ni ce qu'en cet état, l'un à l'autre nous dûmes,
Il ne me souvient seulement,
Si non que ce plaisir charmant,
Venoit toujours en elle un peu plus lentement,
Et dès qu'elle en sentoit les approches,
Elle me faisoit des reproches,
Tu me tûe fripon, disoit-elle & je meurs,
Ne te presse pas tant, fais donc, quelles douceurs,
Que sens-je, quel plaisir, me met hors de moi-même,
Où suis-je répond-moi, vois-tu comme je t'aime,
Sa bouche, ses regards & ses embrassements,
Faisoit entendre un mélange,
De doux reproches & de loüange,
Elle commençoit cent discours,
Que de tremouffement, entrecoupoit toujours,
Il est de ces moments qu'on ne sçauroit d'écrire,
Qu'elle me regardoit, sans me pouvoir rien dire,
Et que dans les plaisirs, son cœur enseveli,
Ne prêtoit à ses yeux qu'un regard affoibli,
A ces douces langueurs, son ame peu fidèle,
Sembloit alors s'éloigner d'elle,
Mais dès qu'un tendre retour,
Lui redonnoit son ame, & picquoit son amour,
Ce n'étoit que transports, que surcroix de careffes,

De doux épenchemens, de nouvelles tendresses,
Elle me ferroit dans ses bras,
Elle se couloit sous les draps,
Et parmi des soupirs pleins d'ardeurs & de flâme,
Elle faisoit gémir ma langue sous ses dents,
Choquoit son ame avec mon ame,
Et repetoit à tous moments,
Avec des longs gémiffemens,
Arrête soutiens-toi, mon amour je me pâme,
Nous allions passer ce beau jour,
Dans cet exercice d'amour,
Quand le bruit d'un laquais, instruit & fort habile,
nous vint aussi-tôt avertir,
Que déjà le mari, revenoit de la Ville,
Et qu'il étoit temps de sortir,
Climenne & moy nous nous alarmâmes,
Nous ne nous dîmes rien, que n'avions-nous pas dit,
Mais seulement d'un air, languissant interdit,
Nous nous prîmes la main, & nous nous séparâmes,

FIN



LES MŒURS

DU SIECLE.

O Temps pervers, quelle tristesse,
Il n'est plus de sincérité,
Le siècle est corrompu, on n'y voit que bassesses,
On y voit qu'infidélité,
La bonne foy n'est plus, que foiblesse ou bêtise,
L'intérêt a rendu, la trahison permise,
Le méchant & l'homme de bien,
Se font une vertu facile,
Ils ne séparent plus, l'honête de l'utile,
Et quand l'intérêt parle, ils n'écoutent plus rien,
Ce n'est plus la vertu, qui regne sur les cœurs,
On ne la connoît plus, le vice l'a bannie,
Ce qui devrait venir, de la bonté des mœurs,
Vient de l'adresse du génie,
On croit de son devoir, s'être bien, acquité,
Lors que l'on a sçu prendre un air de probité,
Le reste est inutile, ou n'entre plus en compte,
Tout roule sur un beau dehors ;
Et l'on a mis le cœur, à couvert des remords,
Lors qu'on a mis le front, à couvert de la honte.

FIN



L'Y GREC

CONTE DE CREBILLON.

M Onstres ne sont, si rares que l'on croît,
Certain homme, vrai monstre étoit,
Non de corps, de bras ni de tête,
Mais par l'endroit chery, du sexe féminin,
Et qui sert, à lui faire la fête,
Double étoit, cet instrument malin,
Fourche de plus, fait de telle manière,
Qu'une branche perçant, dans la route ordinaire,
L'autre à l'instant, prenoit l'autre chemin,
Et fourdement enfiloit le voisin,
Sur ce cas qui n'étoit pas net,
Maintes belles, avec complaisance,
avoient senti, la double expérience,
D'un tel prodige, & gardoit le tacet,
Or il advint, que nôtre personnage,
D'une veuve dévote & sage,
Fit emplette & se maria,
A son devoir la première nuitée,
La veuve instruite se rangea,
Mais aussi-tôt, se sentant perfocée

En certain lieu, où le pauvre défunt,
Homme d'un goût, simple & commun,
N'avoit jamais, porté son allumelle,
Elle lui fit, une grosse querelle
Elle traita d'abomination,
Cette double introduction,
Et jura que jamais, sa perfide entreprise,
N'auroit succès, qu'après décision,
De nôtre Mere Sainte Eglise,
Aussi-tôt Docteurs consultés,
Docteurs mitrés, herminés, enfroqués,
Mais toute l'Agent Sorbonique,
Devint muette & sans réplique,
Et ces illustres ignorans,
Renvoyèrent l'affaire, au Pere des croyans,
Au Pape donc, la chose fut portée,
Puis au Confiltoire traitée,
On étalla grande érudition,
On fouilla dans l'Histoire, & profane & sacrée,
Mais La Sacro sainte assemblée,
Camuse fut encor, sur la solution,
Tant d'embarras déterminâ l'affaire,
En faveur du monstre mary,
Et la réponse du St. Pere,
Fut, *gaudeant benè nati*.^[1]

FIN

1. [↑] Heureux les gens bien nés ou bienheureux sont les nantis. Cf. *Le mariage de Figaro*, in Beaumarchais, éd. La Bibliothèque, 2009, p. 415. (*Note de Wikisource*).



SONNET

SUR LA MORT

d'un Prêtre.

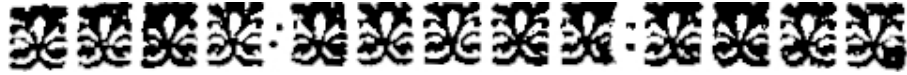
F Rere Jean l'autre jour, mourut de la gravelle,
Et soudain aux Enfers, son ame dévala,
Un Démon qui pour lors, étoit en sentinelle,
Le voyant approcher, lui cria (qui va là,

Un Prêtre répondit, cette ame criminelle,
Halte, dit le Démon, halte, arrêtez-vous là,
Je vais au Caporal, en porter la nouvelle,
Qui me postant ici, m'a commandé cela,

Le prêtre impatient, voulut forcer la porte,
Le Caporal s'avance & lui dit de la forte,
Prêtre retirez-vous, sçachez qu'en ce bas lieu,

Vous ne pouvez entrer, ni vous ni vos semblables,
Car puis qu'étant là haut, vous mangiez vôtre Dieu,
Quand vous seriez ici, vous mangeriez les Diables,

FIN



ODE

A PRIAPE,

PAR
MR. PYRRHON.

FOutre des neuf garces du Pinde,
Foutre de l'Amant de Daphné,
Dont le flasque Vit ne se guinde,
Qu'à force d'être patiné,
C'est toy que j'invoque à mon aide !
Toy qui dans les Cons, d'un Vit roide,
Lance le foutre à gros boüillons,
Priape soutiens mon haleine,
Et pour un moment dans ma veine,
Porte le feu de tes Coüillons.

Que tout bande ? que tout s'embrase ?
Accourés Putains & Ribauds ?
Que vois-je ! où suis-je ! O doux extase,
Les Cieux n'ont point d'objets si beaux,
Des Coüilles en blocs arrondies,
Des Cuisses fermes & bondies,
Des bataillons de vits bandés,
Des culs ronds sans poil & sans crottes,

Des cons, des tetons & des mottes,
D'un torrent de foutre inondés.

Restez adorables Images,
Restez à jamais sous mes yeux ;
Soyez l'objet de mes hommages,
Mes Législateurs & mes Dieux ?
Qu'à Priape on élève un Temple,
Où jour & nuit l'on vous contemple,
Au gré des vigoureux fouteurs,
Le foutre y servira d'offrande,
Les poils & coüilles de guirlande,
Et les vits de Sacrificateurs.

Aigle, Baleine, Dromadaire,
Infecte, Animal, Homme, tout
Dans les Cieux, sous les Eaux, sur la Terre,
Tout nous annonce que l'on fout ;
Le foutre tombe comme grêle,
Raisonnable ou non, tout s'en mêle,
Le con met tous les vits en rut,
Le con du bonheur est la voye,
Dans le con gît toute la joye,
Hors du con point de salut.

Que l'Or ? que l'honneur vous chatoüille,
Sots avares, vains conquerans,
Vive les plaisirs de la coüille,
Et foutre des Biens & des Rangs,
Achilles aux rives de Scamandre ;
Pille, ravage & met tout en cendre ;
Ce n'est que feu, que sang qu'horreur ;
Un con paroît ? passe-t-il outre,
Non, je vois bander mon Jean-f...
Ce Heros n'est plus qu'un fouteur.

Quoique plus gueux qu'un rat d'Eglise,
Pourvû que mes couillons soient chauds,
Et que le poil de mon cul frise,
Je me fous du reste en repos,

Grands de la Terre, on se trompe ;
Si l'on croit que de vôtre Pompe,
Jamais je puisse être jaloux ;
Faites grand bruit, vivez au large,
Quand j'enconne & que je décharge
Ai-je moins de plaisir que vous.

De fouteurs la Fable fourmille,
Le Soleil fout Lencothvé,
Cynire fout sa propre fille,
Un Taureau fout Paliphaé,
Pygmalion fout sa Statuë,
Le Brave Ixion fout la Nuë,
On ne voit que foutre, couler,
Le beau Narcisse pâle & blême,
Brulant de ce foutre lui-même,
Meurt en tâchant de s'enculer.

Socrates direz-vous ? ce Sage,
Dont on vente l'Esprit Divin,
A vomi peste & rage,
Contre le sexe féminin,
Et pour cela le bon Apôtre,
N'en a pas moins foutu qu'un autre ;
Interpretons mieux ses leçons,
Contre le sexe il persuade,
Mais sans le cul d'Alcibiade,
Il n'eut pas tant médit des cons.

Mais voyons ce brave Cynique,

Qu'un Bougre a mis au rang des chiens,
Se branler gravement la Pique,
A la barbe des Athéniens ;
Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne,
L'éclair brille, Jupiter tonne,
Son vit n'en est point démonté.
Contre le Ciel, sa tête altière,
Au bout d'une courte carrière,
Décharge avec tranquillité.

Cependant Jupin dans l'Olympe,
Pere des culs, bourre des cons ;
Neptune au fonds des eaux y grimpe,
Nymphes, Sirenes & Tritons,
L'ardent fouteur de Proserpine,
Semble avoir dans sa coüille divine
Tout le feu des Enfers,
Amis, jouons les mêmes farces,
Et foutons tant que les cons des Garces,
Nous foute enfin l'ame à l'envers.

Typhphone, Alecto, Megere,
Si l'on futoit encor chez vous,
Vous Parques, Caron, & Cerbere,
De mon vit vous tateriez tous,
Mais puis que par un fort barbare,
On ne bande plus au Tenare,
J'y veux descendre en foutant,
Là mon plus grand tourment sans doute,
Sera de voir que Pluton foute,
Et n'en pouvoir faire autant.

Redoubles donc tes infortunes,
Foutu fort, fort plein de rigueur,
Ce n'est qu'à des ames communes,
A qui tu peux foutre malheur,

Mais l'a mienne que rien n'allarme,
Est plus ferme qu'un vit de Carme,
Ris des maux presens & passés,
On me méprise, on me déteste ;
Que m'importe, mon vit me reste,
Je fous, je bande, & c'est assez.

FIN

COMTESSE
D'OLONNE
COMEDIE.

**COMTESSE
D'OLONNE**

COMEDIE

De *Mr.* DEBUSSI RABUTIN.

Représentée à Annet, chez Mr. le
Duc de Vandôme par des Sei-
gneurs de la Cour avec leur
maîtresses.



A AMSTERDAM,

M. DCC XL.



ACTEURS & ACTRICES de la Pièce.

PERSONNAGES

ARGENIE, la Comtesse d'Olonne.

BIGDORE, le Comte de Guiche.

GELONIDE, la Comtesse de Fiefque.

L'ABBÉ, l'Abbé de Roye.

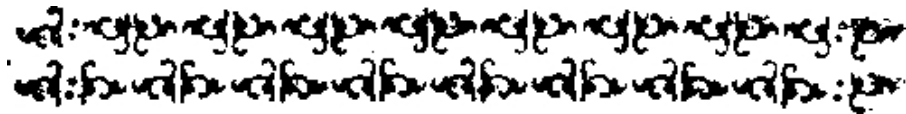
MARCELIN, Marfillac.

LIZE, Femme de Chambre de la Comtesse D'OLONNE.

CASTELLOR, le Duc de Caftre.

MANICAMP, le Giton du Duc de Guife.

GUANDALIN, le Duc de Candale & autres.



COMTESSE

D'OLONNE

COMEDIE.

Le Théâtre represente à l'ouverture de la Pièce, la Comtesse d'Olonne couchée sur un lit de repos, la Femme de chambre assise dans un fauteuil à côté de son oreiller, la Comtesse s'éveille en sursaut, épouvantée d'un rêve qu'elle vient de faire, & dit sous le nom d'Argenie.

SCENE PREMIERE.

ARGENIE LIZE.

ARGENIE. *Croyant voir l'ombre du Duc de Candale son premier
amant.*

F Antome impérieux qui vient mal-à-propos
Condamner mes plaisirs & troubler mon repos ;
Va reporte aux Enfers ta noire jalousie,
Et ne te mêle plus de censurer ma vie,
Chargé de tant d'horreurs, de quoi t'avises-tu,
De revenir ici me prôner la vertu.
Ne te souvient-il plus que je suis une Femme,
De qui le C. brûlant sent la plus vive flâme,
Et que de ton vivant, loin de me soulager,
Cruel tu débandois à me faire enrager ;
Non je ne te crains plus, tes menaces sont vaines,
Par ton heureux trépas la mort brisa mes chaînes,
Depuis ce doux moment, prodiguant mes faveurs,
J'ay dans mes intérêts réuni tous les cœurs,
Il faut foutre ou mourir.

LIZE.

Il faut mourir ou foutre,
Est-ce donc la colere, ou l'amour qui vous outre,
Madame qu'avez-vous ?

ARGENIE.

Hà Lize quel reveil,

Et que n'ai-je point vû dans mon triste sommeil,
Au sortir du repas, me trouvant assoupie,
Sur ce lit de repos je me suis endormie ;
Lors que me remplissant & d'horreur & d'effroi,
Le jaloux Gandalin a paru devant moi,
Infame, m'a-t-il dit d'une voix effroyable,
Je viens te reprocher ta vie abominable,
Ingrate, as-tu sitôt perdu le souvenir,
De l'estime où mon feu pouvoit te maintenir,
Dans le nombre des morts je n'étois pas encore,
Quand tu m'associas Marcelin & Bigdore,
Crisfante, Castellor, l'Avanturier, l'Abbé,
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.
Que tu m'a fait souffrir, mais mon plus grand supplice,
Fut de voir quels amants, étoient à ton service,
Que sans discretion, & sans cacher ton feu,
Tu fis de plus en plus, à tous venants beau jeu.
Va ton abaissement fait honte à ma memoire,
Ma passion à part, il y va de ma gloire :
Les Dieux pour t'accabler de malheurs infinis,
Vont t'élargir le Con, & raçourcir les Vits,
Les plus jeunes fouteurs auront mille foibleffes,
Toûjours à contre tems tu leveras les fesses,
Et tes Amants contraints par une dure loi,
Au milieu du coït s'endormiront sur toi.
Pour un gueux impuissant l'amour te rendra folle,
Tes moindres maux seront chaude-pisse ou verolle ;
Enfin Bougressse, enfin pour avoir trop foutu,
Un chancre confondra ton con avec ton cul,
L'ombre à peine eut fini ces mots épouvantables :
Qu'il disparoît :

LIZE.

O Ciel quel malheurs effroyables,

Menacent vos beaux jours, & quel affreux tableau,
N'aprehendez-vous pas de tomber en lambeau.

ARGENIE.

On ne peut de frayeur être plus agitée,

LIZE.

Vous êtes dans l'Amour aussi trop emportée,
Madame, Gandalin, peut bien vous gourmander :
Pour vous foutre, il ne faut que vous le demander,

ARGENIE.

Que veux tu ma Lizon, je n'ai que cette envie,
Et c'est le plus grand bien qu'on goûte dans la vie.

LIZE.

Je lis dans votre cœur, je connois votre goût,
Il n'est aucun plaisir pour vous si l'on ne f...
Abandonnez-vous donc à votre humeur lubrique,
Et mêlant l'étranger avec le Domestique,
Le Prince, le Bourgeois, & le premier venu,
Foutés, foutés Madame, à coüillons rabatu.

SCENE II.

La Comtesse d'Olonne devient amoureuse du Comte de Guiche & consulte
la Comtesse de Fiesque.

ARGENIE GELONIDE.

ARGENIE.

Vous ne croiriez jamais aimable Gelonide,
Que pour prendre un amant je fusse encor timide,
Cependant je balance à recevoir le cœur,
D'un garçon de vingt-ans, d'un aimable vainqueur,
Qui me dit chaque jour qu'il m'aime & qu'il m'adore,
Vous le connoissez bien, c'est le charmant Bigdore,
Qui véritablement en ressentant vos coups,
N'a pas eu de sujet de se plaindre de vous.
Le croyez-vous mon fait, est-il homme solide,
Vous m'entendez fort bien, ma chere Gelonide.

GELONIDE.

Madame, à tout ceci d'honneur je n'entens rien.

ARGENIE.

Je parlerai plus clair, ce Garçon fout-il bien.

GELONIDE.

Que dites-vous, Madame, hà l'horrible langage ?

ARGENIE.

Ne le parlez-vous plus depuis vôtre veuvage ?

GELONIDE.

Moi, je dis tout au plus des mots à double fens,

ARGENIE.

Comment nommez-vous donc un vit en mots decens ?

GELONIDE.

Si je nommois cela, je dirois une pine.

ARGENIE.

Ayant le vit au con, vous m'avez bien la mine,
De l'y laisser plutôt jujqu'à demain matin,
Que d'ozer, pour l'ôter, le toucher de la main.
Mais quittons ce propos, chacun fout à sa guise,
Bannissons les façons, parlons avec franchise,
Que me conseillez-vous sur ce nouveau fouteur ?

GELONIDE.

On ne prend là-dessus avis que de son cœur,
Pour moi j'ai cru le mien, croyez-en donc le vôtre,
Il vous conseillera beaucoup mieux que tout autre.

ARGENIE.

Le mien sur ce fouteur ne me dit rien de bon,
Et mille gens m'ont dit qu'il n'aimoit pas le con ;
Au contraire, on m'a dit qu'il est de la manchette,
Et que faisant semblant de le mettre en levrete,
Le drole en vous parlant toujours du grand chemin,

Comme s'il se trompoit enfiloit le voifin.
Par inclination c'est un branleur de pique.

GELONIDE.

Et qui cherche le con par pure politique,

ARGENIE.

Que dites-vous Madame, & comment parlez-vous,

GELONIDE.

On apprend à hurler aux bois avec les loups.

ARGENIE.

Je fuis de vôtre avis, Madame, je l'approuve,
Mais je fois la brebis, pour f. & vous la Louve.

SCENE III.

La Comtesse d'Olonne amoureuse du Comte de Guiche l'appelle.

Parodie du Cid.

ARGENIE & BIGDORE.

ARGENIE.

A Moi Comte deux mots,

BIGDORE.

parle,

ARGENIE.

Ote-moi d'un doute
Connois-tu bien le con ?

BIGDORE.

Oüi,

ARGENIE.

Parlons bas écoute,
Sçais-tu bien qu'il vaut mieux mille fois que le cul ?
Qu'en tous lieux on t'appelle un bougre, le fçais-tu ?

BIGDORE.

Tels discours font tenus par Dames méprifées,

ARGENIE.

Non, non, nous fçavons bien tes hiftoires paffées,

BIGDORE.

A quatre pas d'ici je t'en éclairciray,

ARGENIE.

Jeune préfontueux,

BIGDORE.

Je suis jeune il est vray,
A Peine ai-je vingt-ans, mais aux coüilles bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

ARGENIE.

De l'attaquer à moi qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on ne vît jamais le vit roide à la main,

BIGDORE.

Je n'ai jusqu'à present, jamais trompé de Belles,
Et ton con si tu veux en sçaura des nouvelles,

ARGENIE.

Sçais-tu bien qui je suis ?

BIGDORE.

Oüi tout autre que moi,
Au seul bruit de ton nom, pourroit trembler d'effroi,
Mille & mille fouteurs crevés à ton service,
Semblent me préfager un semblable suplice,
J'ataque en temeraire un con toujours vainqueur,
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur :
A qui f. Argenie, il n'est rien d'impossible,
Ton con est invaincu, mais non pas invincible.

ARGENIE.

La grandeur qui paroît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens ;
Croyant avoir en toi l'honneur de la jeunesse,

Mon cœur te destinoit en secret sa tendresse,
Il est vrai que le bruit de ton peu de vigueur,
Avoit non sans raison ralenti mon ardeur,
Mais puis qu'il est certain, & qu'enfin tu m'assure,
Que tout ce qu'on a dit est autant d'imposture,
Je viens t'offrir mon con, m'abandonner à toi,
Et me faire un plaisir de recevoir ta foi.

SCENE IV.

Le Comte de Guiche en veut jouïr, il se trouve impuissant & veut s'excuser en disant.

BIGDORE.

M Adame, pardonnés à ce triste accident,
Il vient de trop d'amour.

ARGENIE.

Hà ne m'aimez pas tant,
Si votre trop d'amour cause vôtre impuissance,
Honorez-moi, Seigneur, de vôtre indifférence,
Mais puis que le destin vous a fait pour les culs,
Pourquoi Diable songer à faire des cocus ?
Aprenez, aprenez enfin à vous connoître,
Sortez, où je vous fais jeter par la fenêtre.

SCENE V.

Le Comte de Guiche, après avoir raconté son aventure à Manican son Giton, il lui dit.

BIGDORE.

S aisi du plus juste dépit,
Je voulois me couper le vit,
Ma resolution fut vaine,
Le cruel auteur de ma peine,
Que la peur avoit tout glacé,
Tout malotru, tout replicé,
Etoit allé chercher son centre,
Et s'étoit sauvé dans mon ventre,
Ne pouvant donc rien faire à ce bougre de vit,
Voilà ce qu'à peu près ma colere lui dit ;
Toi qui fais le vaillant quand tu ne vois personne,
Et sur la foi duquel est fou qui s'abandonne,
Infame traître à qui je peux donner le nom,
D'une partie honteuse, avec juste raison,
Toi qui ne prit jamais les gens que par derriere,
Et par qui je ressemble au Maréchal mon pere,
Dis-moi pourquoi la peur t'a si fort racourci,
Que t'ai-je fait ingrat pour me traiter ainsi,
Mais le lache, l'œil morne, & la tête baissée,
Sembloit se conformer à ma triste pensée,
C'étoit du tems perdu que lui rien reprocher,
Il étoit à ma voix aussi sourd qu'un rocher.

SCENE VI.

Le Comte de Guiche retourne à la Comtesse d'Olonne, & s'en acquite à son honneur, elle lui dit,

ARGENIE.

J E reconnois, Seigneur, que j'étois dans l'abus,
Or qu'aimez-vous le mieux, ou des c. ou des c. ?
A present vous avez, de tous deux connoissance,

BIGDORE.

Je fais des c. aux c. beaucoup de diférence,
Et si jusqu'à present j'ai mieux aimé les culs,
Reine c'est que les cons ne m'étoient pas connus,
Si faut-il convenir qu'on n'en peut voir un autre,
Plus haut, ni plus branlant, plus charmant que le vôtre,
N'est-il pas vrai mon cœur ?

ARGENIE.

Je crois sans vanité,
Qu'il n'en est pas beaucoup de cette qualité,
Les enfans n'en ont pas fort ouvert le passage,
Et tout le monde y trouve un air de pucelage.



QUATRAIN

DU COMTE DE GUICHE

à Mr. d'Olonne,

Comte Jaloux de la Comtesse,
Crois-moi, ne me reproche rien,
Mon fort est moins doux que le tien,
Je ne fous que ta femme, & tu f. ma maîtresse.

FIN



LE CHAPITRE GENERAL

des Cordeliers.

D Eja la renommée avoit passé les mers,
Pour aller annoncer à cent peuples divers,
Que l'invincible chef de la gent Cordelière,
Venoit de terminer son illustre carrière.
Dejà pour faire choix d'un digne successeur,
De chaque Monastere, on assemble la fleur,
Et Toledé est choisi pour tenir l'assemblée,
Où doit se réunir l'élite députée.
Le Chapitre commence, il se tient à huis clos ;
Un Moine beau parleur, l'ouvre par ce propos.
O vous dignes soutiens de toute gueuserie ;
Vous qui faites valoir la sainte momerie ;
Qui n'avez pour tout bien, & pour tout revenu :
Que le droit casuel, & du con, & du cul :
Vous qui de toute part, venez ici vous rendre,
Au Saint generalat, vous qui voulez prétendre,
Vous vous flatez en vain, que la Brigue en ces lieux,
Favorise jamais des vœux ambitieux.
Quiconque ose aspirer à cette grande place,
Ne doit sur ses talens attendre aucune grace.
Plus humbles, plus sçavants, fussiez-vous mille fois,
Plus ardents à gueuser, que le Grand Saint François.
Si vous n'avez des vits, d'une énorme mesure,

Vous devez de ce rang vous-même vous exclure,
Le mieux muni de nous doit être Général ;
C'est là pour nôtre choix, le point fondamental,
A nôtre Ordre aujourd'hui donnons un nouveau lustre ;
Choisifflons parmi nous, le vit le plus illustre,
Peres préparez-vous, voici l'instant fatal,
Qu'il faut mettre au grand jour le Sceptre monacal.
De vos roides engins montrez la reverence,
Et voyons qui de nous aura le preference.
Alors montrant le sien, voici dit-il, mes droits,
Et le signe assuré, de mes fameux exploits,
Quoi qu'on en ait tranché par un malheur funeste,
Pour être Général, voyez ce qui me reste ;
Reverends, c'est je pense, un assez bel hochet,
A son aspect, on croit voir un vit de mulet.
Saisi d'un saint transport, un vieillard en lunette,
S'approche, & pour le voir, fait un humble courbe,
De Près il l'examine, & dit par Saint François ;
Voilà, je crois de l'Ordre un des plus beaux enchoix,
Mais d'un air dédaigneux, saisissant la parole,
Pere Tapeux, soutient que c'est une hyperbole ;
Prétendant, qu'il, n'a pas suffisante grosseur ;
Défie à son égard, le plus rude censeur :
Et levant d'une main, sa longue robe brune,
De l'autre, il fort un vit propre à faire fortune.
A peine le peut-on empoigner d'une main,
Long à proportion, quatre, sec. & mutin :
Voilà, dit-il, un vit rougissant de colere,
Et non pas ce que vient de nous montrer le Pere.
Avec cet outil là, je peux sans me gêner,
Fourbir mes douze coups, dont six sans déconner.
Le Chapitre fourit, & prend cette bravade,
Pour un discours en l'air, pour une gasconnade,
Mais le Moine piqué de cet affront nouveau,
Frape de son outil vingt fois sur le bureau.

Cet effort vigoureux, fait trembler le Chapitre,
L'on admire, l'on rend justice à vôtre titre ;
Vous meritez beaucoup, lui dit, le Prefident,
Pere Tapeux calmez ce noble emportement,
C'est assez, Reverend, contenez ce Tonnere,
Vous avez effrayé tout nôtre Monastere,
Vôtre engin à son tour doit être mesuré,
Et s'il est le plus long, il sera préféré.
Pere Examineur, commencez vôtre ronde,
Que chacun fasse voir sur quel titre il se fonde,
Qu'on enregistre tout, la taille & la grosseur,
Qu'on fasse mention exacte de longueur,
Et du tour du Breteur, sur tout qu'on examine,
Les coüilles & les vits, jusqu'à leur racine :
Enfin ce que chacun montrera de vigueur,
Soit dans votre examen produit en sa faveur.
L'examen achevé, il faut que l'on opine :
Mais pour l'Election, nul ne se determine,
Le Pere brise-motte, & Pere l'enfonceur,
Ont leurs engins égaux, en longueur, en grosseur,
Egalement bandant, ils ont des Reins de Diable,
Les coüillons sont égaux, enfin tout est semblable ;
Mais comment faire un choix, où tout paroît égal,
Il faut pourtant que l'un des deux soit Général,
Pour nous tirer, dit l'un de cet incertitude,
Mettons-les tous les deux à quelque épreuve rude.
Pour choisir sans scrupule, & sans prévention,
Faisons venir ici, jeune fille & garçon,
Sur l'un & l'autre sexe, exerçons leur courage,
Nous verrons qui des deux, prend mieux un pucelage,
Lequel en fouterie est le meilleur ouvrier :
En un mot, qui des deux est meilleur Cordelier.
Bientôt après ces mots on présente à la Sale,
Un jeune Ganimede, une jeune Vestale ;
Environ de quinze ans, plus belle que le jour,

Teint de Roze & de Lis, ouvrage de l'amour.
Chaque Pere en voyant cette jeune fillette,
Sent son bidet tout prêt à rompre la gourmète,
Le Président fait signe au Pere l'enfonceur,
De commencer l'épreuve, & grimper sur la sœur.
Si-tôt dit, si-tôt fait, dessus une couchette,
Mise en ces lieux exprès, mon Frocard vous la jette,
Il l'a trouffe, & se met en devoir d'obtenir,
Des plaisirs que l'amour ne sçauroit définir.
Le Pere avec transport, acheve la victoire ;
Et tirant du conin son vit couvert de gloire ;
Si-tôt il le renfonce, & pour dignes exploits,
De l'aveu du Tendron il déchargea six fois :
Six fois sans déconner, & puis levant sa cotte,
Il fait voir au grand jour, la plus charmante motte ;
Une cuisse plus blanche, & le plus beau conin,
Qui se trouva jamais sous jupe de nonain.
Le vit du Moine, alors, montrant sa rouge tête,
S'échape furieux, de la sainte brayette,
Ecumant de luxure, il remonte à l'instant :
Jean Chouard cette fois entre plus aisement.
Ce jeune petit con, quoique con de poupée,
Au Moine vigoureux, laisse une libre entrée,
Dans ce second assaut, sans plainte & sans douleur,
De l'enfroqué jean-f. elle remplit l'ardeur.
Tant & si bien, qu'enfin, ne pouvant passer outre,
Il lui laisse le con, tout barboüillé de foutre.
Le Pere l'enfonceur, illustre candidat,
Ainsi fut éprouvé, pour le Généralat.
Le Pere brise-motte, à son tour sur la scene,
Entre, & dit qu'il foutra dix coups tout d'une haleine :
Il effuye le con de cette jeune sœur,
Et dans trois coups de cul, lui cause une douleur,
Qui fait jeter des pleurs à la jeune innocente ;
Le Moine sans pitié, dans son ardeur brûlante,

La ferre entre ses bras, faifi d'un doux transport,
Sentant son vit pressé, comme par un ressort,
Change en tendres soupirs, les pleurs de sa conquête,
Et regale ce con, d'une si belle fête,
Que le cul de la None, en fauta de fureur :
Le paillard darde au fond, la benigne liqueur,
Et fuisant sans repos l'amoureux exercice,
Douze coups tous portants, son vit lui fut propice.
La douzaine finie, on crut qu'à cette fois,
Le Moine borneroit le cours de ses exploits :
On alloit opiner, quand ce nouvel Hercule,
Retournant le tendron, du premier coup l'encule ;
Sodomise deux coups, & deux fois déchargeant :
Il retire du cul, deux fois son vit bandant.
Jusques-là brise-motte avoit eu jusques-là l'avantage,
Et le Chapitre alloit lui donner son suffrage ;
Le mien n'est pas pour lui, répond Frere Frapart,
Aux choix en question, je prétends avoir part,
Et sur lui remporter une pleine victoire,
Mon vit n'est pas si long, Pere je veux le croire,
Mais pour foutre, je veux lui damer le pion :
Je vais vous le montrer sur ce jeune garçon.
Il dit, & sur le champ, déculotant le Frere,
Au jeux des Palepards, paroît le beau derrière.
Il pousse vivement son vit sans le mouïller,
Sans effort, & sans peine, encule l'écolier.
Chacun frape des mains à ce charmant spectacle ;
Et l'on tient que le coup approche du miracle,
Quand le bougre, charmé de l'applaudissement,
Leur dit sans déculer, je foutrois tout un an :
Le Saint homme, en effet, de toute la journée,
Ne cessa de tenir la mazette enculée.
Le Président se leve, & recueille les voix,
Tout est en sa faveur, le Chapitre en fait choix :
Quand un Moine étourdi, se faifit de la porte,

Et dit qu'il ne veut pas qu'aucun Cordelier forte,
Sans avoir déclaré qu'il faut pour être élu,
Foutre quarante coups, soit en con, soit en cul ;
Apellant de leur choix, au plus prochain Concile,
Prétendant d'y montrer qu'il n'est pas moins habile,
Qu'il offre de montrer sa proposition,
Mise dans le moment en exécution,
Il sort, ferme après lui, le Chapitre en murmure.
Je veux vous foutre tous, dit-il, par la ferrure,
Pied ferme, & vit en main, il les prend au guichet,
Les Moines se voyant surpris au trébuchet,
Deliberent enfin, & la sainte assemblée,
Qui se voit au passage, à coup-sûr enfilée,
Veut bien qu'à ce mutin on presente le cul,
Tout autant il en sort, tout autant de foutu.
Pas un n'en est exempt, pas même la vieilleffe,
Le bougre encule tout, d'une même vitesse ;
Chaque Moine convient, qu'il n'a rien vû d'égal,
Et qu'on ne peut choisir un plus grand Général.



LES LUNETTES

Les Saints & les Diables ensemble,
Eurent toûjours Maille à partir,
Mais ce qui doit nous avertir,
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'est que le serviteur de Dieu,
N'a pas toûjours avec le Diable,
Tiré son épingle du jeu,
Où la legende est une fable,
Jadis un vieux Saint existoit,
Lequel Apoticaire étoit,
Car en quelque état que l'on vive,
Est Saint qui veut noble vilain,
Voire pis témoin Saint Crepin,
Sainte Magdelaine & St. Yve,
Un jour que pour le bien public,
Manipulant quelque recepte,
Le distilateur en lunette,
Dans un fourneau sous l'alambic,
Fourgonnoit avec des pincettes,
Voici venir le tentateur,
En intention de distraire,
Le vigilant operateur,
Et d'être avec l'instigateur,
D'un *qui proquo* d'Apoticaire,
Devant le sieur Me. Satan,
Culbute, caracolle & fringue,
Le fanatique charlatan,

En mille façons se distingue,
Entr'autres le corps de Lutin,
Se tourne en cylindre d'étain,
Représentant une seringue,
Il fait de son né le canon,
Soupirail exalant la peste,
De sa gueule un mortier boufon,
Et de sa langue un gros pilon,
Dont le mouvement circulaire,
Faisoit un petit carillon,
Tel qu'au Sabat on peut le faire,
Des tenebres le Roy Falot,
Epuisa là tout son calot,
Mais ce qu'il y gagna fut mince,
Car le bon Saint ne disant mot,
fait cependant rougir sa pince,
Puis la dressant au né du Prince,
Vous le lui serre comme il faut,
Le Diable fait un soubre faut,
Montre des longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, serre la queue,
Rüe & beugle à faire trembler,
Toute la terre & sa banlieue,
Cependant en malin fournois,
L'autre jouit de sa victoire,
Et fait faire au Diable vingt fois,
Le tour de son laboratoire,
Jusqu'à ce que las de ce jeu,
Il renvoya la bête au gîte,
Et pour l'y faire aller plus vite,
Il lui seringuea pour adieu,
Quelques petits jets d'eau bénite,
C'est s'en tirer avec honneur,
Heureux le St. Pharmacopole,

S'il eut d'une telle faveur,
Rapporté la gloire au Seigneur,
Par malheur en tournant l'épaule,
Le Diable avoit trouvé moyen,
pour le dépiquer de son rôle,
De jeter au cœur du chrétien,
Un grain de sa vanité folle,
Dont à son tour le tout-puissant,
Très-mécontent avec justice,
Châta le Saint en laissant,
Triompher un tems la malice,
Du maudit Lyon rugissant,
Dont voici qu'il fut l'artifice,
Il s'envelopa d'une peau,
De ces gens chargés de cuisine,
Masse de chair faite en tonneau,
Pesante espèce de pourceau,
Qui roule ici bas sa machine,
Et qui n'allant sous le fardeau,
Sur deux pieds quelque fois chemine,
A la Ville & dans le quartier,
Où le St. faisoit son métier,
Le masque à figure massive,
En Moine de Citeaux arrive,
Va descendre chez le baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier Docteur,
Qui vient lui débiter par cœur,
Cent mille & une coyonade.
Et termine le sot narré,
Par la formule régulière,
Du *clisterium donare*,
De la faculté de Molière,
Là paroît l'humble Apoticaire,
Tout prêt à donner de sa main,

Avec la mine débonnaire,
Le remede chaud & benin,
Dieu des vers & de la peinture,
Aide-moi dans cette aventure,
voilà tout bien appareillé,
Le Mousquetaire agenouillé,
Et le malin corps en posture,
Mais quoique longue outre mesure,
La canulle n'arrivoit point,
A mi-chemin de l'embouchure,
Pour que tout donc aille à son point,
De deux valets l'effort s'y joint,
Chacun d'eux du fessier difforme,
Prend une part l'attire à foy,
Et de l'ennemi de la foy,
Présentent le podex énorme,
Le collateur un peu butor,
Qui malgré cela craint encor,
De s'égarer dans la bruyere,
Et qui pour ses pechés de plus,
Etoit un peu court de visiere,
Met le né si près du derriere,
Qu'il est à deux doigts de l'anus,
C'est où mon drole attend son homme,
On ne peut trop admirer comme,
Droit au devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila,
Alors sur chaque jouë on laisse,
Retomber l'une & l'autre fesse,
l'impitoyable Lucifer,
A oui, ni pleurs ne veut entendre,
Et change en tenaille d'enfer,
L'endroit où le né s'est fait prendre,
Hà vous avez beau trepigner,
Vous voilà pris l'homme aux pincettes,

C'est à vous de voir refigner,
Car de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous figner,
Il dit, & plus fier de sa proye,
Que ne le fut le beau Paris,
Raportant la fienne de Troye,
L'infame ravisseur deploye,
Ses aîles de chauve-fouris,
Et s'eleve en l'air avec joye,
Spectacle horrible & scandaleux,
A cul du demon cantuleux,
Et, de qui triomphe la fraude,
Lieu d'entre les prédestinés,
Un Saint en l'air & par le né.
Pendu comme une gringuenaude,
Ainsi sur le St. Homme Job,
Le Dieu d'Izaac de Jacob,
Jadis de la même puissance,
Tolera l'affreufe licence,
Et bientôt sçut y mettre fin,
Aussi mit-il ici la main,
Le Saint reconnut son offense,
Dieu tonna le malin Esprit,
Ouvrit la pincette maudite,
Et de la foire qui lui prit,
Aspergeant le né du contrit,
Adieu, lui dit-il, quitte à quitte,

FIN.



EPIGRAMME.

O N dit que l'Abbé Terrasson,
De Las & de la Mothe Apôtre,
Va du bordel à l'Elicon,
N'étant fait pour l'un ni pour l'autre,
Pour avoir un léger prurit.
Il se fait chatoüiller la fesse,
Manon le foüette, il la caresse,
Mais il bande comme il écrit,
Un jour dans la ceremonie,
On l'étrilloit, il fretilloit,
Nôtre putain se travailloit,
Dessus sa fesse racornie,
Entre Mr. l'Abbé Dubos,
Qui voyant foüetter son confrere,
Dit tout haut, approuvant l'affaire,
Foüettés fort, il a fait sethos.

FIN.



LES DEUX RATS.

A U bon vieux tems lors que Berthe filoit,
Et que mainte bête parloit,
Mieux que ne font nos Docteurs de Sorbonne,
On dit que certaine Mitrone,
Une fois comme elle pétriffoit,
Se sentant vivement mordre par une Puce,
Par où l’Hermitte frere Luce,
Fit croire que d’Agnes un Pape sortiroit,
Sur le champ la Mitrone adroite,
Surprit cette Puce indiscrette,
La pressant, le col lui tordit,
Puis après sa besogne faite,
Auprès de son Mitron, elle se mit au lit,
Or, quand la Puce elle avoit denichée,
La pate de ses doigts qui s’étoit attachée,
Aux plumes de l’oiseau que je ne nomme pas,
Attira dans le lit deux Rats,
Dont le né fin l’avoit flairée,
En tapinois venus pour en tâter,
Ils commencerent à grignoter,
Quand le Mitron sentant sa pate bien levée,
Se mit en devoir d’en fourner,
Les Rats le voyant se tourner,
L’un étourdi de peur, tremblant tête baissée,
Dans le plus prochain trou brusquement se jeta,
Et l’autre auprès tapi resta,

Le Mitron fa befogne achevée,
Se recoucha sur le côté,
Les prisonniers en liberté,
S'enfuirent au grenier, leur demeure ordinaire,
Les voilà se questionnant,
L'un & l'autre se demandant,
Comme ils s'étoient tiré d'affaire,
Moy dit l'un, j'ay donné dedans le pot au noir,
Je ne crois pas qu'on puisse avoir,
Une plus visible aventure,
Je me suis fourré dans un trou,
Où j'ai cru ma retraite sûre,
Mais le maudit Mitron m'a bourré tout son saoul,
Avec je ne sçais quoi, qu'il pouffoit à mesure,
Que pour fortir je voulois avancer,
Il m'a coigné le né, & m'a fait le tapage,
Tant que lassé du badinage,
Ce gros & long je ne sçai quoy,
Prenant enfin congé de moy,
M'a craché par mépris au milieu du visage,
Le vilain m'a presque aveuglé,
Et moy, dit l'autre tout troublé,
Dans l'encoigneure d'une cuisse,
Sans groüiller m'étant cantonné,
Témoin impatient d'un si fort exercice,
Pendant qu'il te coignoit le né,
Avec sa cheville ouvriere,
Qui te caufoit tant de foucy,
Deux boules qui pendoient à son chien de derrière,
Sans cesse, allant venant, coignoient mon né aussi.

FIN.



LA CHANDELE

DE NOËL.

A Pife Ville d'Italie,
Habitoit un certain Joseph d'Alcantaris,
Jaloux de sa moitié jusqu'à la frenesie,
Le fait n'est étonnant, Italiens maris,
Sont sujets, comme on sçait, avilions cornuës.
 Celui-ci galant autre fois
 Sçavoit sur le bout de ses doigts,
Les Rubriques d'amour, même les moins connuës.
 Pour mettre donc en sûreté,
Son honneur, ou plutôt celui de son Epouse,
 Ceintures de Virginité.
Vinrent s'offrir d'abord à son ame jalouse ;
Mais c'étoit peu pour lui, les plus forts cadenats,
Pour garder ce Trésor, font en vain résistance,
Le drôle le sçavoit, & par expérience,
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas.
 Il joignit à cette ceinture,
Vers l'endroit dangereux deux lames de rasoir,
 Deux ressorts les faisoient mouvoir,
Qui dès qu'on les lâchoit refermoient l'ouverture.
La femme à peine eut reçu ce present,
Qu'un billet de sa part en avertit l'amant,

L'amant arrive, il court dans les bras de la Belle,
Par des baisers on prélude un moment,
Mais las de ces faveurs qui croissent son tourment,
 Il en cherche une plus réelle.
Il découvre à son gré la porte des plaisirs,
Et l'obstacle ne fait qu'irriter ses desirs.
Le serpent qui tenta nôtre commune Mere,
Se reveille d'abord à ces objets charmans,
Et leur fait inventer dans ces heureux momens,
 Les moyens de se satisfaire ;
Des deux ressorts, la Belle en tenoit un,
L'Amant retenoit l'autre, & dans cette aventure,
Le serpent sans trembler saisit la conjoncture,
Et se plonge à l'instant avec vivacité,
 Dans le sein de la volupté :
A cette douce aproche, on s'emporte, on s'oublie,
 On est prêt à perdre la vie,
 On ne pense plus, mais on sent,
 Et dans cet effort si puissant.
Le serpent se trouva la funeste victime,
Des rafoirs échapés, & cet endroit si beau,
Trône de ses plaisirs, en devient le tombeau.
Au cri de l'homme accourt la Soubrette tremblante,
Elle emmène l'amant, tandis que son amante,
Ignorant du serpent les cruels déplaisirs,
Jouït confusement de ses derniers soupirs.
 Il fallut tirer le serpent,
 Et l'embarras étoit comment.
Un tireboure en fit heureusement l'affaire,
 L'animal encor furieux,
Ne sortit qu'avec peine écumant de colere,
 Quoi qu'il eut les larmes aux yeux,
 Sur le lieu de sa sepulture.
 Il fut question d'opiner,
La Dame paroïssoit incline à le garder,

La servante disoit que ce seroit folie,
Et que besoin n'étoit de l'enbaumer,
Tels animaux étant communs en Italie,
Par la fenêtre enfin elle le fit passer,
Une vieille dévotte, en allant à l'Eglise,
Car c'étoit, m'a-t-on dit, Noël le lendemain,
Trebuche & laisse échaper de sa main,
 La lanterne qu'elle avoit prise.
La nuit étoit obscure, autour elle tâtonne :
 Sa main tombe sur le serpent,
 Pour sa chandele elle le prend,
Le met dans sa Lanterne, ainsi Dieu n'abandonne,
Ses serviteurs, dit-elle, & sçait les secourir.
Elle arrive à l'Eglise, elle dit les premières,
 Ce que par cœur elle sçait de prieres,
Mais bientôt à son Livre il lui faut recourir ;
Elle met sa chandelle es mains de sa voisine,
Jusqu'en celle du Clerc elle parvient enfin,
Il souffle sur la mèche, il se tourmente en vain,
Pour l'allumer, tant plus il l'examine,
Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant,
Mais à la fin comprenant le Mystere,
A d'autres, cria-t-il d'un ton plein de courroux,
Cette chandele est faite à s'allumer chez vous,
Mesdames que chacun fasse son ministere.

FIN.



LE POINT D'AIGUILLE

CONTE.

Certain tendron qu'Ifabeau l'on nommoit,
Après quinze ans, ayant son pucelage,
Cas singulier, dans un bal se trouvoit,
Chacun illec, de danfer faifoit rage,
Fors Ifabeau, la pauvre fille étoit,
Seule en un coin, faisant triste figure,
Les yeux baissés, & tenant sa ceinture,
De ses deux mains, que point ne remuoit,
Si qu'eussies dit, que c'étoit une Idole,
Un sien amy, que j'appelle Damon,
Vient s'acofter, lui fait cette leçon,
Tandis qu'ici, l'on rit, l'on cabriole,
Etre ainsi triste, à vous n'est pas fort beau,
Chacun s'en mocque, alors belle Ifabeau,
Venez danfer, souffrez que je vous mène,
Là vôtre main, ... non, ce n'est pas la peine,
Dit Ifabeau, Monsieur laissez ma main,
Bien grand mercy, pourtant ne croyez Mie,
Que tel refus, provienne de dedain,
De danfer, j'aurois grande envie,
Mais on m'a dit, que quand je danferois,
Mon pucelage aussi-tôt je perdrais,
Qu'il tomberoit devant les gens, eh dame,

Maman apres me chanteroit fa gamme,
Bien la connois, elle m'affoleroit,
Ah dit Damon, qui sous cappe rioit,
Je vois que c'est, or qu'à ce point ne tienne,
Que ne preniez, vôtre part du plaisir,
Dans ce moment tout à vôtre loisir,
Pourrez danfer, sans crainte qu'il advienne,
Ce que si fort, me semble redouter,
Il faut sans plus, à vôtre pucelage,
Trois point d'aiguille, & vais, sans differer,
Si le voulez, vacquer à cet ouvrage,
Je ne ferois, pour tout autre que vous,
Befogne telle, or cà dépêchons-nous,
Puis danferons après tout à nôtre aise,
Aussi-tôt dit, nôtre belle niaise,
Suis le galant, & tout alla si bien,
Que de leur fuite, on ne soupçonna rien,
Voilà, Damon, qui prend en main l'aiguille,
Vous fait un point puis un autre ; ma fille,
De prendre goût, & de dire ah vraiment,
Je cous fort-mal, à ce que dit Maman,
Elle me gronde, oh bien, qu'elle m'achete
Pareille aiguille, elle verra beau jeu,
Les vend-on cher, cousez encor un peu,
On cout un point, puis Damon fait retraite,
Belle dit-il, c'est bien assez coufu,
Pour cette fois, & vôtre pucelage,
N'a désormais, à craindre aucun dommage,
Venez danfer, la friponne eut voulu,
Ne point si-tôt abandonner l'ouvrage,
Elle alleguoit bien des si bien des mais
Rien, que trois points, il ne tiendra jamais.
Oncque ne fut robbe trop bien coufuë,
Mais le galant s'éloignant à sa vûë,
Elle rentra dans le Bal à l'instant,

Quelqu'un la prend pour danser, elle danse,
On admira sa noble contenance,
Son air, ses traits, son tein vif & brillant,
Le tout étoit l'ouvrage d'un moment,
Un seul moment, d'Ifabeau l'imbecille,
Avoit sçû faire, Ifabeau la gentille,
Comment cela, demandez-le aux Docteurs,
Docteurs en Loix ou bien en médecine,
Nenny dà non, au diable leur doctrine.
Ce sont Pedants, que Dieu fit, c'est ailleurs,
Que trouverez solution certaine,
De cettuy cas, chez Jean le Florentin,
Chez mon Patron, le gentil la Fontaine,
Gens, qui d'amour tiennent tout leur Latin,
Or reprenons nôtre conte, la Belle
Ayant dansé pendant assez long-temps.
Vint à Damon, je crains fort, lui dit-elle,
Qu'après maints sauts, & maints tremouffements,
Ce qu'avez fait ne soit peine perduë,
Partant allons coudre tout de nouveau,
Mon pucelage, il ne feroit pas beau,
Que tout à coup, il tombât à la vôë,
De tout le monde, & pouvant l'empêcher,
Vous en auriez, autant que moy de blâme,
Venez donc soit, Damon repond oh Dame,
Plus n'ay de fil, d'un autre couturier,
Pourvoyez-vous, c'est méchanceté pure,
Dit Ifabeau, de fil vous n'avez plus,
Eh dites-moi, que sont donc devenus,
Deux pelottons, qu'aviez à la ceinture,

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur